

Table Ronde : De l'esclavage au Tout-Monde
Mercredi 11 mars 1998

J. Chevrier. – Bonsoir. Nous voilà donc de nouveau réunis pour la première table ronde de cette session, table ronde intitulée « De l'Esclavage au Tout-Monde » qui, réunit, de ma gauche à ma droite, M. Baier, écrivain et universitaire allemand, Edouard Glissant que je ne présente pas, Cheikh Hamidou Kane, écrivain sénégalais et auteur d'un des grands classiques de la littérature africaine, *L'Aventure Ambiguë*, qu'il avait publié en 1961. Pendant 35 ans, il n'a plus rien écrit, ou plus exactement il a écrit mais il a gardé ce qu'il écrivait dans ses tiroirs. Il s'est décidé, l'an dernier, à publier un second roman, *Les Gardiens du Temple*, qui a rencontré un très grand succès lors de sa publication. Tout à fait à l'extrême-droite, Patrick Chamoiseau, que je ne présente pas, naturellement.

Si vous regardez votre programme, vous constatez qu'il manque Wole Soyinka. Nous avons eu de ses nouvelles. Il est bloqué quelque part dans un aéroport en raison des grèves qui affectent les aéroports de Paris. Nous avons bon espoir qu'il sera là demain. Nous l'attendons avec beaucoup d'impatience.

Mon rôle ici est simplement de présentation. Je dois vous dire que nous n'avons rien préparé. Il n'y a pas de plan préétabli, selon le vœu d'Edouard Glissant qui souhaite que, autour de cette table ronde, s'instaure une conversation à bâtons rompus avec les écrivains qu'il a souhaité réunir autour de lui.

Je lui passe tout de suite la parole.

E. Glissant. – Merci.

Le thème général retenu pour cette table ronde est « De l'Esclavage au Tout-Monde ». C'est un peu fabriqué, puisque l'expression « Tout-Monde » m'est particulière et caractérise ce que je crois penser ou sentir de la situation du monde actuel.

En ce qui concerne l'esclavage, vous savez que c'est cette année le cent-cinquantième de l'abolition de l'esclavage dans les Antilles françaises. Ce que je voudrais dire, je le ferai à partir d'une citation d'un de mes ouvrages ; je ne sais plus lequel ! Je sais que, dans un de mes livres, je disais que l'esclave est celui qui ne sait pas, mais qui désire de toutes ses forces savoir et qui se bat pour cela par moments. L'esclave de l'esclavage, c'est celui qui ne veut pas savoir. Beaucoup de personnes disent : « *A quoi bon parler de ces affaires, de ces choses, c'est terminé, on en a fini avec cela* ». Mais je pense que le non-dit sur les crimes collectifs autorise d'autres crimes collectifs.

C'est pourquoi je pense que cette question de l'esclavage n'est pas une question oiseuse, une question de rhétorique, une question de petits revanchards ou une question de gens qui cherchent une compensation. C'est une question que nous devons tous poser.

Pour moi en particulier et pour les peuples qui ont subi l'esclavage, l'esclavage est une forme éclairante d'opacité. Il y a quelque chose d'assez incroyable dans cette suite ininterrompue de souffrances, de malheurs, d'oppression, sans que l'on puisse bien comprendre, sans que l'on puisse bien saisir les contours de la chose.

Pourquoi ?

Parce que la mémoire de la chose a été oblitérée et que, même pour un peuple qui a vécu l'esclavage, il y a quelque chose d'un peu difficile à entrer dans cette période de son passé. Pour nous, Antillais, c'est d'autant plus difficile que, non seulement nous n'avons pas maîtrisé la mémoire, mais nous n'avons pas non plus – c'en est une conséquence – maîtrisé l'histoire.

Vous connaissez ma position sur la question du temps. Je pense que le temps historique des « Caribéens » est un temps chaotique, surtout pour les nations qui ne se sont pas constituées en nations. J'entendais notre amie Nancy Morejon, aujourd'hui, parler du fait cubain, de la « cubanité », de Cuba en tant que pays. Il est certain qu'il y a eu un grand avantage pour les pays à se constituer en nations. Mais aujourd'hui, pour certains autres pays qui n'ont pas connu cet avantage, il y a une sorte de questionnement de cette obscurité parlante qu'est la période de l'esclavage.

Je pense que ce n'est pas céder à la complaisance folklorique ou historicisante, avec les yeux de l'imaginaire, avec cette vision

prophétique du passé dont je parle, que d'essayer de recomposer ce qui s'est passé dans ces temps.

Je pense aussi que l'esclavage est un lieu commun. C'est ce que nous avons partagé avec les Noirs du Brésil, les Noirs américains, les Noirs de l'Amérique Latine. C'est quelque chose à partir de quoi nous sommes tous sortis et nous nous sommes différenciés. Par conséquent, il y a un intérêt évident à essayer de voir ce qu'a pu être cette communauté.

Enfin, je pense que l'esclavage est une actualité. Je pense qu'il y a encore des pays où des millions d'enfants sont esclaves. Il y a des pays où l'on condamne des gens à 100 coups de bâton ou de fouet. Par conséquent, je pense que, si l'esclavage est une actualité, nous devons réfléchir sur ce que l'esclavage a été.

Donc, je pense que ce n'est pas faire preuve d'une espèce de rhétorique un peu oiseuse que de réfléchir sur cette question de l'esclavage, d'autant plus que je pense réellement que nous devrions exiger que l'esclavage soit considéré comme un crime contre l'humanité, et que nous devrions poser cette question devant les instances de l'ONU et non pas devant les instances de tel ou tel pays. La notion de responsabilité, à mon avis, ne doit pas se partager collectivement. On ne doit pas accuser tel ou tel pays d'avoir pratiqué ou autorisé l'esclavage, ou d'en avoir bénéficié. Je pense que la conscience des humanités aujourd'hui – je ne parle pas de l'humanité d'une manière abstraite – gagne et gagnerait à ce que l'esclavage dans sa nature même, pour l'une des premières fois dans l'histoire de ces humanités, soit réellement considéré comme un crime contre l'humanité. Cela nous préserverait peut-être de pas mal de catastrophes demain.

Quelle que soit la position que l'on adopte vis-à-vis de ce problème, je rappelle qu'un écrivain est quelqu'un qui extrait sa parole d'un terreau, qui est peut-être le terreau du passé, qui est peut-être le terreau à venir, qui est peut-être la parole d'un dieu qu'il a entendu, qui est peut-être la voix d'un peuple qu'il a écouté. Il y a des cris qui sont montés de là et nous les avons écoutés.

Merci.

Cheikh Hamidou Kane. – Mon cher Edouard, je crois que c'est un grand privilège à nous les Nègres, à nous les Noirs qui vivons encore en Afrique ou qui vivons hors d'Afrique, de pouvoir

discuter comme une profession de foi du thème que vous avez voulu placer au centre de nos discussions cet après-midi : « De l'Esclavage au Tout-Monde ».

Nous pouvons discuter de l'esclavage puisque c'est à nous que cette calamité a été appliquée d'une façon particulière et unique. Nul autre que nous ne pourrait discuter de ce concept de l'esclavage tel que nous l'avons subi, parce que nous sommes les seuls à l'avoir subi de cette manière. Mais c'est nous aussi qui avons le privilège, et vous en particulier, de nous être arrachés de nos identités particulières, de l'histoire vécue pour aller vers une autre.

C'est probablement vous qui avez parcouru ce mouvement avec le plus de générosité, qui avez été le plus loin, jusqu'à la définition de ce concept de Tout-Monde. C'est vous qui avez été le plus loin dans cette direction. Je dois dire que nous tous, ceux d'entre nous qui sont encore enfermés dans leur identité particulière, qui connaissent encore une sorte de crispation identitaire, tous les Noirs qui en sont encore à ce stade, malgré tout nous sentons au fond de nous-mêmes cette ouverture, cette hospitalité, cette envie de fraternité, cette ouverture à l'autre.

Je reconnais avec vous, comme vous l'avez dit en introduisant cette rencontre, qu'il est difficile de parler de ce thème de l'esclavage sans passion. On en parle. Tous ceux qui en parlent en parlent avec mauvaise conscience, qu'il s'agisse de ceux qui l'ont subi et qui en sont le produit, notamment tous les Noirs, de ceux qui ont participé à ce crime, comme les Noirs d'Afrique, ou qu'il s'agisse de ceux qui ont été les auteurs de ce crime, de ce génocide.

Je crois que le moment est venu, 150 ans après l'abolition définitive de l'esclavage par l'humanité, de pouvoir parler, de devoir parler de ce phénomène, de cette page de l'histoire de l'humanité sans complexe, sans mauvaise conscience et sans haine inutile. Aucune des générations vivant aujourd'hui n'a pris de part historique à ce crime. Nous devrions pouvoir en parler. Pour nous, en Afrique, non seulement nous devons en parler mais nous devons aussi tirer les leçons, prendre la mesure de ce que ce phénomène historique a eu comme effet sur notre vie présente, sur notre histoire contemporaine.

Une de mes convictions profondes est qu'il faut que nous effaçions les séquelles de ce génocide. Pour cela, il faut que nous réassumions notre identité culturelle, africaine ; je parle de l'Afrique

noire. Il faut, pour qu'elle puisse se construire, pour que le continent puisse assumer son avenir, son histoire, qu'elle assume son identité culturelle. C'est l'identité culturelle qui, malgré les diversités apparentes, retrouve une unité, comme Diop l'avait pressentie et décrite. Il faut que l'identité culturelle du monde noir soit reconnue par les Noirs d'Afrique eux-mêmes. Il faut que les séquelles de la colonisation, qui a été la deuxième étape de l'histoire de l'esclavage, la division de l'Afrique par les colonisateurs, par ceux qui avaient été les responsables de cet esclavage, soient effacées.

Il faut que l'Afrique s'unisse, se retrouve, non point par une mise en question, une mise en cause violente des frontières héritées de la colonisation, mais par un mouvement d'intégration réfléchi, concerté. Il n'y a pas d'autre issue. Mais si l'on choisit cet itinéraire, ce cheminement, je suis convaincu que le continent jouera un rôle qui est le sien dans le courant du millénaire qui s'annonce, parce qu'il en a les richesses matérielles, intellectuelles, culturelles et spirituelles.

P. Chamoiseau. – Je crois qu'il est effectivement essentiel que nous puissions aujourd'hui, avec la conscience qui est la nôtre, tenter de comprendre ce que représente le phénomène esclavagiste dans les Amériques.

Je sais qu'aujourd'hui, on fait une continuité assez rapide. Il est essentiel que nous puissions tenter d'examiner et de comprendre ce qu'a représenté l'esclavage pour les Noirs américains, pour les Noirs des Caraïbes et pour les Créoles américains d'une manière générale. Je pense aussi que l'occasion est extraordinaire, pouvoir, nous Antillais, en parler et en débattre avec des Africains.

Je crois aussi que si l'on veut vraiment tenter de comprendre ce phénomène et en examiner la portée pour nous, mais aussi pour toutes les humanités, il nous faut commencer par nous indigner. Si l'on approche la question de l'esclavage sans indignation, il y a un risque. Il y a, dans ce qui s'est passé aux Amériques dans les plantations esclavagistes, une telle horreur, de telles tragédies, de tels drames que l'on ne peut pas ne pas commencer par s'indigner et ne pas commencer par la révolte.

Aujourd'hui, j'ai 44 ans. Depuis l'âge de 16 ans, je lis et je m'imprègne de ce qui s'est produit. Jusqu'à aujourd'hui, je suis indigné par ce que je découvre, par ce que je lis et par ce que j'ima-

gine. Il y a aussi, dans la situation esclavagiste, un méconnaissable, un inimaginable, un fond de douleur et de tragédie que nous ne pouvons pas approcher, que ni l'esclavage antique ni l'esclavage d'aujourd'hui ne peuvent nous aider à comprendre.

D'abord, l'indignation ; c'est fondamental.

La deuxième piste que j'aimerais aborder, c'est essayer de comprendre pourquoi, aux Antilles, nous avons tellement de mal à parler de l'esclavage et même à accepter de regarder le phénomène esclavagiste en face.

Je crois que le crime est pour nous insoutenable. Il est insoutenable parce que ce n'est pas un crime habituel. Je crois qu'il y a, d'abord, le crime victorieux, le crime de ceux qui ont conquis les peuples, qui ont cristallisé, civilisé. Ceux qui ont mené les grandes colonisations ont pu assumer, porter et transmettre de manière particulière le crime victorieux et s'en faire une gloire. D'une certaine manière, il y a des procédures de transmission et des procédures historiques que nous connaissons.

Il y a aussi le crime destructeur. Lorsque le crime a détruit une communauté, l'a affectée dans ses fondements les plus intimes et que cette communauté survit de manière éparse et brisée, la mémoire du crime, nous savons la déployer sous des formes de résistance, voire de haine et de contestation. Beaucoup de peuples qui ont connu des crimes déstructurants sont à même d'en conserver la mémoire, de la transmettre à leurs enfants et d'organiser ainsi leur existence, leur haine et toutes les catastrophes que nous pouvons encore imaginer.

Et puis, il y a le crime fondateur. Celui-là, nous ne savons pas comment l'aborder. Le crime fondateur, c'est, dans les Amériques, la situation esclavagiste. C'est un crime où, non seulement beaucoup de Noirs se sont retrouvés venant d'Afrique, c'est un crime qui crée beaucoup de solidarité entre la plupart des Nègres d'Afrique, des Caraïbes et des Amériques pour de multiples raisons, mais c'est aussi un crime qui implique les esclavagistes.

Au-delà de la souffrance des esclaves eux mêmes, au-delà du désarroi, de leur résistance et de tout ce qu'ils ont pu éprouver, je crois qu'il y a un pathétique de l'esclavagiste. Le maître esclavagiste, dans sa plantation, subissait un processus de déstructuration, peut-être moins douloureux mais aussi extraordinaire et fondamental que celui qu'il avait mis en œuvre.

C'est pourquoi j'ai le sentiment que le déploiement même du fait esclavagiste dans les Amériques crée une communauté américaine très particulière, qui ne concerne pas seulement les Noirs mais tous ceux qui étaient là en tant qu'esclavagistes et ceux qui sont venus par la suite, après les abolitions, qui ont tenté de s'intégrer à cette société et qui ont rencontré les séquelles de l'esclavage.

Lorsque le crime est fondateur comme pour nous, tous ces hommes, tous ces peuples, toutes ces conceptions ont dû trouver des moyens de vivre et de survivre. Cette production anthropologique nouvelle est entachée par le crime fondateur et, d'une certaine manière, liée avec le crime fondateur.

Je crois que les Antillais, en essayant d'oublier l'esclavage, en ayant une attitude consciente ou inconsciente de refus de la période esclavagiste, nient et refusent, d'une certaine manière, le processus de créolisation dans ses complexités et dans ses nuances que nous devons aujourd'hui nous efforcer de comprendre. Lorsque le crime est fondateur, effectivement il affecte tout le processus. C'est pourquoi il y a, d'une manière générale, chez les Martiniquais et même les autres peuples de la Caraïbe, une mésestime considérable de cette culture qui a été produite dans les plantations esclavagistes, non seulement une méconnaissance mais encore plus une mésestime.

C'est pourquoi je crois que nous devons, bien sûr, nommer le crime et éprouver les responsabilités, mais nous devons aller au-delà des responsabilités des agresseurs et de la souffrance des victimes pour tenter de comprendre et d'en apprécier la portée, puisque le crime ici est fondateur.

Lorsque je considère la période esclavagiste, je vois de multiples agonies, beaucoup d'agonies, beaucoup de souffrances, mais aussi beaucoup de renaissance, beaucoup de germination et de bourgeonnement. Ce processus extraordinaire de mort, de mort symbolique, de mort concrète, de torture, de délit de l'humanité, de manière tout à fait inattendue va produire de nouvelles propositions culturelles, de nouvelles propositions musicales, de nouvelles propositions identitaires qui nous rendent beaucoup plus souples et beaucoup plus habiles aujourd'hui s'il fallait tenter de comprendre le monde.

Lorsque nous examinons la question esclavagiste, il est bien d'essayer de le faire à la pensée, avec l'éclairage de la notion du Tout-Monde telle que l'a définie Edouard Glissant. Lorsque

Colomb arrive aux Amériques et lorsque le phénomène occidental va perpétrer le crime contre l'Afrique et cette espèce de frappe qui va être exercée sur les Amériques, c'est le processus du Tout-Monde qui est en oeuvre. Une des choses fondamentales qui s'est produite dans les plantations esclavagistes, c'est qu'il n'y avait plus de certitude, plus de réalité, plus de référence absolue. Nous étions tous éjectés, que nous soyons esclaves ou maîtres esclavagistes, dans nos certitudes habituelles pour tenter de survivre dans des conditions inouïes et inédites.

Ces conditions étaient celles de la relativisation extrême. L'esclave devait tenter de reconstituer son être qui était perdu dans le gouffre, qui est le lieu de l'effondrement du monde ancien, de l'ordre ancien. La plantation esclavagiste, c'est le lieu de la reconstruction. Elle commence avec la résistance immédiate et brutale, avec le cri, ceux qui se sont laissé mourir, qui se sont jetés sur les pistolets des marins ou qui se sont jetés par-dessus bord ; c'est le processus de reconstruction qui commence. Il commence de manière plus silencieuse et plus souterraine dans les plantations esclavagistes au moment où les Noirs esclaves vont tenter de mobiliser la mémoire du corps, la danse, la musique. C'est là que le processus de résistance va commencer. Une fois que ce processus de résistance commence, c'est le processus de réhumanisation qui se fait. Cette réhumanisation du monde, des peuples qui se sont retrouvés dans l'esclavage se fait dans une relativisation extrême, dans la mesure où les vieilles traditions, les vieilles conceptions, toutes les certitudes sont remises en question par le formidable crime qui se perpétue et par les conditions mêmes de la renaissance.

Si l'on considère la matrice esclavagiste, une fois que l'on s'en est indigné et que l'on a fait le tour des douleurs et des responsabilités que cela suppose, on peut se dire que, là, il s'est produit une déflagration anthropologique qui nous permet aujourd'hui de mieux comprendre, qui nous aide à mieux comprendre ce qui se passe dans le monde actuel.

Si l'on examine bien ce phénomène, on s'aperçoit que toutes les conceptions monolithiques du monde, toutes les visions étroites du monde, toutes ces racines uniques, ces atavismes et ces traditions qui se sont retrouvés là, qui ont dû recomposer ensemble, tout cela aujourd'hui se trouve dispersé, se trouve affecté, se trouve en rétroaction avec les autres. Ce processus, cette

alchimie anthropologique a produit l'identité créole et, finalement, la poésie du monde actuel. Ces conditions étaient douloureuses, difficiles. Les créolisations ne s'effectuent jamais dans une interaction équivalente et également valorisée de toutes les composantes. Il y a toujours des déséquilibres, des souffrances, des silences et des dénis. Mais c'est justement ces déséquilibres et ces négativités qui créent, avec les positivités, des processus électriques qui sont fondateurs et nous permettent d'avancer.

Si nous parvenions à repenser le lieu de l'esclavage comme un lieu de matrice fondatrice, si nous parvenions à comprendre que, dans cette horreur, dans ce crime, malgré le déni fondamental qui s'est produit là, la vie, les humanités ont réussi à produire du nouveau et que ce nouveau est, comme le dit Edouard Glissant, valable pour tous, parce que ce nouveau s'est produit dans la relativisation et dans la mobilisation du divers, à ce moment-là l'esclavage est une terrible leçon qui nous a été donnée.

D'une certaine manière, c'est une leçon qui nous permet, bien sûr, de ne pas reproduire le crime si nous en gardons la mémoire. Cette libération dans la mémoire est quelque chose qui peut nous permettre d'éviter cela, dans le monde qui se met en place et dans les nouvelles communautés que nous devons définir, puisque la communauté « monde » s'impose à nous – nous ne sommes plus emprisonnés dans notre langue, nos cultures, notre peau, notre dieu, notre vérité, nous sommes forcés de composer avec tout ce qui se produit de par le monde – ... Si nous parvenons à penser en ces termes, à dénoncer le crime et à en considérer l'alchimie fondatrice, nous serons mieux à même d'entrer et de parachever le processus d'humanisation qui s'est amorcé depuis que la conscience de l'homme apparaît, depuis qu'il commence à enterrer ses morts et qu'il a le sentiment de la dignité humaine.

Il y a dans l'esclavage une grande leçon pour la dignité humaine, une grande leçon contre le crime et en même temps, c'est le paradoxe, une grande leçon pour notre désir d'humanisation et notre devoir d'humanisation. Merci.

J. Chevrier. – Merci, Patrick.

Vous avez tous constaté, mais je le cautionne, que nous accueillons Wole Soyinka qui a été retenu quelque part mais qui nous a rejoints. Je me réjouis qu'il soit parmi nous. La table ronde telle qu'elle était prévue est reconstituée.

L. Baier. – Je me sens vraiment honoré par cette invitation. Ma présence ici peut être une sorte de signe de reconnaissance vis-à-vis d'Edouard Glissant, de ses livres et tout de son travail intellectuel.

Je ne suis pas un chercheur en philologie. Edouard Glissant, laisse-moi dire simplement un petit témoignage, ce que ton œuvre signifie pour mon propre itinéraire intellectuel, peut-être, pour commencer avec le sujet de l'esclavage. Avant que je n'entre en contact avec les livres d'Edouard Glissant, j'avais, comme beaucoup de gens dans mon pays, une idée relativement banale et normalisée de l'esclavage. C'est l'idée qui remonte à l'antiquité grecque et à l'empire romain. Vu d'aujourd'hui, cela se prête à des débats académiques, à savoir si quelques oeuvres classiques grecques auraient pu être produites avec ou sans l'esclavage.

J'ai appris, grâce à Edouard Glissant, une toute autre réalité, parce que le mot « esclavage » risque aussi de maintenir une certaine ambiguïté. On désigne avec l'esclavage les esclaves de Platon d'un côté, mais d'un autre côté aussi les Noirs qui étaient déportés d'Afrique en Amérique, aux Antilles, etc., forcés à travailler dans les plantations. Ce ne sont pas du tout les mêmes réalités.

Je voudrais dire un mot sur ce que signifient pour moi les impulsions issues de l'oeuvre d'Edouard Glissant. J'aurais peut-être très mal compris certains changements du monde d'aujourd'hui sans le regard que les livres d'Edouard Glissant proposent vers le passé.

Vous connaissez peut-être ; il dit, je ne me souviens plus exactement dans quel contexte, ce mot de « prophétie vers le passé », précisément parce qu'il n'y a pas une mémoire écrite aux Antilles. C'est l'histoire de l'esclavage. L'écrivain antillais est obligé de se comporter comme un prophète, mais qui se tourne vers le passé. C'est une idée qui est très romantique, qui date du romantisme. C'est une idée qui était émise également par des romantiques allemands. C'est une petite remarque.

Le premier roman d'Edouard Glissant que j'ai lu était *La Case du Commandeur*. J'ai aimé ce livre sans vraiment le comprendre. C'était un lent processus à travers la lecture, à travers le déplacement. C'est ce qui m'a permis de rentrer beaucoup plus dans l'univers de pensée et d'écriture d'Edouard Glissant et, par la même, d'être plus capable de comprendre les changements de situation

de ce monde, de ce monde qui a changé après 1989 et créé une situation inédite dans le monde.

Je pense notamment à la question qui vient d'être abordée par Patrick Chamoiseau, la question des cultures, des langues, des frontières entre les langues. Faut-il, en Europe, devenir aujourd'hui polyglotte et multilingue ou est-ce une vision trop ancrée dans le passé ?

Edouard Glissant propose aussi, dans ce point-là, une vision beaucoup plus libératrice et plus réaliste. Il dit : « *Ce n'est pas du tout le problème de parler toutes les langues du monde, de parler plusieurs langues, mais de parler sa propre langue d'une manière ouverte, c'est-à-dire dans la conscience que les autres langues existent* ». C'est un point tout à fait fondamental qui est, pour le ressortissant d'un pays comme le mien, une idée nouvelle mais absolument nécessaire pour affronter l'avenir. Parler sa propre langue d'une manière ouverte, c'est-à-dire dans la prescience que les autres langues existent.

Je voudrais terminer, parce qu'il y a peut-être une autre question qui est soulevée, à laquelle je pourrai apporter une réponse. Je tiens beaucoup à dire un grand merci non seulement à la présence mais au travail, à l'existence d'Edouard Glissant. Je serais très certainement un autre sans l'influence de ses livres.

W. Soyinka. – The aspect of slavery which has interested me, preoccupied me, has been actually that aspect which goes by the expression, the movement for reparation. For me, this is beyond the question of monetary, of compensation to the black peoples, to people of Africa, uprooted, in the most brutal way, as we know, first by the Arabs, and then by the Europeans. (The Arabs begun their trade, commerce of blood and flesh, but it was the Europeans who made a science of it). [Rires]. And the question which has risen to make a movement for reparation is: is this history open ? or is it completely blotted out ?

At the beginning, there was a little bit charity on the whole motion of reparation, I felt it was a distraction, away from the current evils which have been perpetrated on their own people, by African talents. I felt that there was patrimonial, internal problems of self invention, of total reconstruction of society which should occupy descendants of old slaves and slavers... rather than going back a few centuries – in some cases only one century, as a mat-

ter of fact – because when we go back we dress an exercise, a project, a humiliation which was suffered by a people (in other words that of the internal slavery, sometimes called internal colonialism, going on in Africa today, which simply overwhelmed any consideration of past crimes by external forces). And in fact, any kind of concentration on these past historical crimes simply wasted the efforts of contemporary generations to liberate themselves from this new round of servitude, of slavery.

Can't you realize that now memory has a very important role in contemporary actuality, as well of course as in future production for any community. A yoruba proverb tells, that we are not absolutely certain where we were held, but we know where we emerged, and therefore it is necessary to record and to constantly keep in mind all details of the point of departure.

In addition, I observed something in the European's attitude towards their own past: in other words, the argument that slavery has become too ancient a crime, too ancient a barbar history to be adressed, is completely negatived by the attitude of the Europeans towards their own history.

For example, I think it was two years ago when the Spanish government issued an apology of the Jews, for the edict of Ferdinand and Isabelle which expelled the Jews from Spain (I think it was in the 15th century, 1482... or something like that). And yet, in 1996, the spanish Government felt it was necessary to issue a blanket apology to the jewish people for this inhuman act.

There was been other cases of apology: the Japenese have considered necessary to apologize – in some form – to their enslavement of the Korean people. Even President Clinton issued his own edict, apologizing for the witch hunt, which led to the execution of innocent people in the 16th century in Salem – which hunt which was told in Arthur Miller's *Crucible*. This crime, which more or less inspired a record in modern history, is something that has become just a little footnote in American history of intolerance and cruelty. Clinton also found it was necessary to apologize to the descendants of some experiments, where descendants of slaves in this century were still used to conduct experiments in syphillis, some of them were taken aside, were given placebos, when they contracted the disease, just to watch resistance of black peoples to the horrible scores of syphillis. And the Clinton administration found it was time to put these events behind the

American society, to bury the American shame by exhuming this crime and compensating the descendants of victims of the crime against humanity, and so on,... so many events !

It is almost as if,... it could be a cause of a kind of fever of millenium ending [Rires], a kind of historical, psychological weight that was stressing upon the conscience of the world, a feeling that maybe the world is coming to an end, and everybody has got to stand before the Ultimate Judge. He will turn victim people commit mass suicide because the aircraft or comet is coming to carry our body away. You know, it is overtaking governments and communities, leading them to settle their accounts, before the Court, before the Millenium Judge. Perhaps apocalyptic events will take place. The important thing is that these various crimes have been exhumed and reparations have been made for them.

Of course I don't even need to talk about the case of the Jews, who pursue to the last ounce, to the last pulled out nail, to the last gold tooth which have been plucked from the victims of nazism, who pursue the need of reparations, who demand apologize from their wresters,... and the questions on my mind is: why is the event, the phenomenon, the crime of slavery just pushed aside as if the black race is yet again regarded as belonging to the « sub-states » of humanity ? And so the issue of reparations for me simply will not go away. It cannot go away and for some flatterers of Europe, within the European Union, within the United Nations, within the Arab League, the crime which was committed by outside world against the people of Africa has been adressed and buried once and for all. I suggested at the time that maybe we can make this in fact a century of annulment. The world has to organize the annulment of the debts owed by the third world, especially the African world. We in turn will annul the crime committed against the African people. And this is one of solving the reparations issue. Well, I do not think they will be very much in favour of that proposition, and I think I can understand why [rires]. However, there are many ways in which this act, this symbolic act of reparation could take place. For instance, a scientific committee of slavery, supported by the UNESCO, whose aim is to choose kind of historical sites, and build memory monuments, with one immense preserving us. But all world history turn them into touring sites, pilgrimages or whatever. [...] That kind of projects for instance could constitute some kinds of symbolic reparation, a

symbolic apology supported by governments all over the world for the crime committed against Africa.

Again could we even use the exam, because with the trade of human beings also came the art trade, resting in the very shops and museums of the world, France not excluded. Ask for the repatriation of these patrimonies, this artistic patrimony, because they are the tangible representations of the humanity of the African peoples. Maybe a repatriation of that to their original people could constitute a sufficient act of recollection. I do not know. All I am suggesting is that it does not have to be much. It is not question of money compensation, but I think that in the spirit of this general atmosphere of millenium, of annulment of past crimes, that the issue of slavery should occupy this: a corner of the conscience of the world.

Thank you very much.

J. Chevrier. – Y a-t-il d'autres intervenants autour de cette table ?

C. Hamidou Kane. – La passion et la souffrance infligées à l'homme noir par l'esclavage ne l'a pas empêché d'aspirer à constituer les communautés avec le reste de l'humanité, y compris avec les responsables principaux de sa mise en esclavage puis de sa colonisation. Même si, à un moment ou à un autre, nous nous sommes enfermés dans nos revendications identitaires, revendiquant la créolité, même si nous avons revendiqué notre identité exclusive, en même temps nous avons toujours été ouverts vers l'autre.

Je pense donc que nous devons tourner notre attention vers la meilleure manière possible de poursuivre le chemin dans le sens de la constitution de liens entre nous et les diverses autres communautés qui existent. Je considère, par exemple, que les Noirs de la diaspora, qui sont dans les Caraïbes, même s'ils ont été dans des colonies qui ont appartenu aux Anglais, aux Français, etc., devraient aujourd'hui s'orienter vers cela, en tout cas, comme E. Glissant le suggère, devraient envisager de quelle manière ils pourraient s'organiser politiquement.

Même si nous allons vers le Tout-Monde, même si nous allons vers la globalisation, il faut qu'il y ait des organisations politiques régionales qui mettent ensemble des identités culturelles proches

les unes des autres, les ressources naturelles, écologiques, proches les unes des autres, parce que même si chacun de nous doit d'abord commencer par parler sa langue et bien la parler, et de cette manière pouvoir se faire comprendre par les autres, de la même manière nous pouvons régler les problèmes politiques entre nous pour créer un Tout-Monde qui serait la mise en commun de ces mondes particuliers plus proches les uns des autres.

C'est la même évolution dont je rêve pour le continent africain. Il est clair que les petits Etats que nous constituons aujourd'hui, même s'il s'agit de grands Etats comme le Nigeria, qui ont été découpés d'une façon qui n'a rien à voir avec la réalité culturelle sous-jacente, ne sont pas viables et qu'il convient que, tout en allant vers le Tout-Monde, nous songions à organiser politiquement le voisinage de proximité, puisque même des ensembles aussi importants que les nations européennes sont en train de constituer cette organisation politique. Nous n'avons aucune chance de nous en sortir si nous ne commençons pas par constituer ces ensembles politiques.

J. Chevrier. – Je crois qu'Edouard voulait intervenir.

E. Glissant. – Je voulais dire que les interventions de P. Chamoiseau et de W. Soyinka montrent bien, non pas comment nous avons digéré cette question de l'esclavage, mais comment nous sommes capables de l'aborder avec un certain sang-froid, P. Chamoiseau en proposant un des aspects de l'esclavage comme un crime fondateur, celui qui concerne l'esclavage des Africains déjà arrivés dans les Amériques, W. Soyinka en abordant et en proposant tranquillement des solutions, non pas de revanche ni de dédommagement, mais de reconnaissance du fait dans la mémoire collective de l'humanité et d'inscription de cette reconnaissance de l'esclavage comme crime dans le cadre des luttes actuelles des peuples encore dominés, encore colonisés, en particulier en Afrique.

Il me semble que ces deux aspects sont considérablement complémentaires et prouvent bien que notre position vis-à-vis de l'esclavage est une position de sérénité.

J'ai rappelé que notre position vis-à-vis de l'esclavage est aussi de la considérer comme une sorte de continent inexploré, et de rappeler que cette sorte d'exploration est nécessaire à la vie et à la survie des humanités d'aujourd'hui.

Maintenant, on pourrait se poser la question de savoir quelle est la position de la mémoire des peuples occidentaux par rapport à ce problème, quelle est la position de la mémoire de la majorité des peuples de la terre par rapport à ce problème. Il me semble que c'est un peu notre rôle, à l'heure actuelle, d'essayer de réactiver un processus au moment où nous sommes.

W. Soyinka a parlé de l'excitation de la veille de l'an 2000. Je pense qu'il a raison en signalant qu'il y a une sorte de névrose collective qui peut prendre toutes sortes de formes. Je pense que, pour l'une des premières fois, la terre est réalisée totalement en tant que conscience et inconscience. Il faut commencer à résoudre tous les non-dits, à explorer toutes les plages non explorées, et l'esclavage en est une. Je remercie les participants en votre nom -je suppose- de cette table ronde. Ce qu'ils ont dit sur l'esclavage est très complémentaire. Je me tourne vers la conscience des peuples occidentaux. Je leur dis : « *Mais alors, que faites-vous ? Vous le reconnaissez ou pas ? Vous nous accompagnez sur ce bout de chemin, vous nous laissez tomber ou vous nous combattez ?* » Il me semble que c'est aussi une part importante de la question. Nous sommes peut-être les mieux placés pour poser la question, mais il faut que tout le monde y réponde. Merci.

J. Chevrier. – Il nous reste encore du temps. J'imagine qu'il y a des questions dans la salle qui s'adressent aux différents intervenants.

Un Intervenant. – Edouard Glissant a parlé au départ de crime collectif et, comme font les photographes, il a fait une mise au point plus précise en parlant de crime contre l'humanité. S'il y a un crime, il y a des criminels et seconds couteaux. Il faudrait s'interroger sans passion, avec tout le sang-froid possible, dresser le projecteur sur les criminels qui ont perpétré ce crime contre l'humanité.

On peut déjà très rapidement situer géographiquement : l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suède et le Danemark en ce qui concerne l'esclavage des temps modernes.

Cela a été dit dans l'intervention de M. Soyinka, il faut être plus précis. Il y a des esclavages : l'esclavage d'aujourd'hui, qui n'est revendiqué par personne, qui se fait en cachette et de façon

honteuse, l'esclavage des enfants, des femmes et des peuples. Et puis il y a, au début de la chaîne historique, l'esclavage antique : les Romains, les Gaulois, les Chinois, les Arabes, les Africains. Tous ceux qui tombaient sous le joug de la défaite étaient amenés en esclavage, alors que celui qui nous concerne, afro-américain, antillais, de l'Amérique Latine, de la Colombie, etc., est un esclavage bien particulier en ce sens qu'il est un crime contre l'humanité dans la mesure où les Etats, les pays que j'ai nommés ont spécialisé, en quelque sorte, un groupe d'hommes, une « race », un continent particulier pour être déporté massivement en esclavage dans les Amériques et les Caraïbes.

Ce crime contre l'humanité, qui date de trois siècles, nous en rappelle un plus récent qu'ont subi les Juifs. La similitude s'arrête là.

Crime contre l'humanité, en effet, parce que la chose a été faite en spécialisant un groupe d'hommes. Crime contre l'humanité, parce que cela a été fait, toutes proportions gardées, de façon industrielle. Il y a eu une véritable organisation, des codes, la manière de transporter les hommes et les femmes dans les bateaux négriers. Il y avait l'organisation pour le marché des esclaves, il y avait l'organisation sur les plantations. Nous savons que, de cette horreur, est sorti le racisme anti-Noirs.

Je crois que cette tranche d'histoire bien particulière doit être inscrite sur le catalogue des crimes contre l'humanité. On doit être précis quant à l'accusation. Il ne s'agit pas d'accuser les peuples, il s'agit d'accuser les Etats sous leurs formes diverses. Il ne s'agit pas de demander des compensations d'argent, car la vie d'un homme vaut plus que des milliards et des milliards. Il s'agit, comme vous l'avez dit, que symboliquement, par les Etats concernés, en particulier l'Etat français, puisque nous sommes dans une période de grande repentance, le crime soit reconnu. Après le remords, viendra sans doute volontiers le pardon.

J. Chevrier. – Merci.

Un Intervenant. – Je suis de la Guyane et membre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

Monsieur le Président, j'ai beaucoup aimé tout ce qui a été dit tout à l'heure. Toutes ces descriptions brillantes de la situation de l'esclave et des conséquences qui en résultent pour le maître ont été fort bien développées.

En marge de tout ce qui a été dit, je voudrais soumettre quelques réflexions.

Tout d'abord, il faut remarquer que l'esclavage noir était l'une des conséquences humaines de la découverte du Nouveau Monde, mais elle n'a pas été la seule conséquence. Il faut aussi que l'humanité se souvienne du génocide des Amérindiens.

En deuxième lieu, l'une des conséquences de l'esclavage noir a été la mise en place de la diaspora noire dans le monde.

En troisième lieu – ce point a été amorcé par la personne qui est intervenue juste avant moi –, l'esclavage a toujours existé dans l'humanité. Mais ce qui est singulier dans l'esclavage noir, c'est que c'était la première fois dans l'histoire que l'on procédait à des transferts, à des déportations aussi massives et aussi lointaines de populations.

On a beaucoup parlé de la violence liée à l'esclavage. Il faut dire, d'une manière générale, que la violence est au cœur de l'homme. Dès qu'il y a quelques liens de subordination qui se posent, on voit apparaître la violence. On sait que les tentatives de colonisation (les engagés blancs) ont plutôt mal tourné. Ces engagés blancs étaient aussi maltraités que le seront par la suite les esclaves noirs. Il y a un problème de violence. On connaît aussi la situation ouvrière qui a dominé le XIX^e siècle.

En ce qui concerne les Noirs, je crois que cette violence s'est exercée avec d'autant plus de force, avec d'autant plus de virulence pour la première fois dans l'histoire, alors que l'esclavage existait dans le monde antique, mais c'étaient généralement des gens qui étaient de la même race...

L'esclavage a existé aussi en Afrique. Il ne faut pas l'oublier. Ce ne sont pas les colons qui l'ont inventé. A l'époque où l'on transférait cette main d'oeuvre noire en Afrique, l'esclavage existait en Afrique. Les colons ont profité de l'occasion. Seulement, on sait que l'esclavage en Afrique était plutôt doux, n'avait rien à voir avec cette violence de l'esclavage de ceux qui ont été transportés Outre-Mer.

P. Chamoiseau. – Je voudrais dire un mot quant à la notion de diaspora. L'idée de diaspora laisse supposer qu'il y a un centre irradiant qui resterait, qui existerait, qui serait encore opérationnel et qui déterminerait comme cela l'existence au monde de populations qui se sont éloignées du centre originel.

Dans ce qui s'est produit dans les Amériques, dans le processus de créolisation, non seulement il n'y a pas eu de synthèse, parce que l'on voit bien que toutes les résultantes du phénomène de créolisation dans les Caraïbes et dans les Etats-Unis ont produit des phénomènes de désir de pureté fantasmatique... Si on prend le cas de la Martinique, on s'aperçoit que la plupart des groupes qui ont constitué ces populations ont tenté de préserver une pureté originelle, que ce soit l'idéologie de la négritude, etc. Tout le monde a tenté de préserver une pureté quasiment impossible et fantasmatique.

Ce désir de pureté, avec les violences, les racismes, les oppositions, les chocs et les résistances, a produit des sociétés où les synthèses ont été partielles, où les métissages ont été importants mais ne décrivent pas la totalité du processus.

Ce qui a résulté du processus de l'esclavage, qui est un lieu de déconstruction, de mort totale et de renaissance, ce ne sont pas des diasporas mais des flux anthropologiques très complexes qui ont des solidarités évidentes. Si l'on prend le flux anthropologique créole américain, il y a bien sûr des solidarités fondamentales structurantes avec l'Afrique, mais il n'y a pas de diaspora, au sens où on pourrait l'entendre, qui subsiste pour ces entités, un centre opérationnel et fonctionnel en termes culturels, identitaires et autres. Ces flux anthropologiques doivent assumer la totalité de leurs origines, mais vivent avec le trouble d'une conscience obscure qu'ils sont bercés dans une totalité qui rassemble l'ensemble des humanités. C'est différent.

Bien sûr, tout cela s'est fait de manière obscure, chaotique. Lorsque l'on examine la question de l'esclavage, même si on essaie d'examiner les grands phénomènes de créolisation qui se produisent aujourd'hui dans le monde, une des grandes tâches qui est la nôtre aujourd'hui est d'essayer de faire en sorte que ces processus de production de réalités anthropologiques nouvelles parviennent à la conscience de manière valorisée. Ce n'est pas facile ni évident.

La notion de diaspora, si nous continuons à l'utiliser dans l'acception traditionnelle, nous éloigne de cette réalité que nous devons tenter de comprendre, qui ne dépend plus de centres originaux, qui est solidaire de ces centres, qui doit être traversée par ces centres, mais qui ne doit pas être agie de manière déterminante par ces centres.

La conscience que nous devons opérer aujourd'hui dans la compréhension du Tout-Monde, c'est de comprendre que cette entité-là nous appartient tous autant que nous sommes, et que nous sommes à la croisée des éléments qui nous ont constitués mais surtout de la résultante imprévisible, très particulière qui est aujourd'hui la nôtre, qui fait que, quelle que soit la particularité dans laquelle on se trouve, quel que soit l'espace dans lequel on se trouve, on est fasciné, habité, traversé, agi, conditionné par l'ensemble du monde. On doit désormais penser ses résistances, son existence au monde, sa façon de se déterminer et de fonder les relations avec les autres en fonction de cette poétique qui se constitue dans le respect de sa diversité. C'est là une des grandes caractéristiques du Tout-Monde tel que l'explique Edouard Glissant.

Il y a une unité humaine qui est fondamentale. Lorsque l'on étudie le phénomène de l'esclavage, de colonisation et tout ce monde des plantations qui s'est produit dans les Amériques, on s'aperçoit que c'est une immense aventure humaine qui s'est faite là. Cette aventure humaine nous permet d'échapper aux vieux universalismes unificateurs et standardisants. Nous devons penser, bien sûr, l'unité humaine sous les auspices et dans l'exaltation de la diversité qui se fait au nom de l'unité humaine. Les humanités, si elles constituent un tout, se constituent dans l'expression de leurs particularités.

Un Intervenant. – Bonjour. Je voudrais dire toute ma fraternité aux écrivains qui ont parlé de ce thème très grave. Il a été question de l'esclavage des Arabes. Je voudrais apporter des petites précisions.

Les Arabes ont eu des esclaves au IX^e siècle, dans une partie de l'Afrique orientale. Cela s'est terminé par une des plus grandes jacquerie, révolte, rébellion des noirs dans le monde arabe. Cette référence me fait dire qu'aujourd'hui, il est très important qu'il y ait un dialogue sérieux entre les Arabes et toutes les parties de l'Afrique et des Antilles. Des blessures ont existé historiquement, des cicatrices n'ont pas été fermées. Un dialogue a manqué par l'histoire, l'histoire officielle. Il ne s'agit pas de peuples mais de régimes, d'Etats. Nous devons faire cela avec toute la sérénité.

J'appelle de tous mes vœux ce dialogue.

Une Intervenante. – Il me semble que, dans l'œuvre d'Edouard Glissant, il y a une question préalable. Que s'est-il passé avant pour que cela puisse avoir lieu ? J'ai l'impression que c'est quelque chose que nous n'avons pas encore abordé cet après-midi. Pour moi, c'est un lieu de pensée important par rapport à ce dont nous parlons ici.

Pour reprendre ce que disait Patrick Chamoiseau, en quoi ce qui s'est passé peut être fondateur de beaucoup de choses, notamment de l'écriture ? C'est un rapport qui me trouble beaucoup, bien sûr, que ce gouffre, cette triple expérience du gouffre arrive à cette création littéraire. Je me demandais : est-ce cela que cela voulait dire, Edouard Glissant, quand vous parliez de la conscience du monde et de ce moment particulier où nous en sommes à nous interroger sur l'inconscient du monde ? Est-ce par la littérature et uniquement par elle que c'est possible ?

E. Glissant. – Je crois qu'il serait un peu outrecuidant de dire que c'est par la littérature et uniquement par elle que cela se passe dans le monde. Nous ne le pouvons pas. Nous ne savons pas aujourd'hui, dans le Tout-Monde actuel, quelles sont les formes nouvelles d'expression de la sensibilité des individus et des peuples qui vont surgir. Je suis persuadé que beaucoup de formes nouvelles vont surgir, qui vont outrepasser nos cadres actuels de l'esthétique du poème, du roman, de l'essai, de la pièce de théâtre et du film. Nous ne pouvons pas prévoir ni prédire le mouvement.

S'agissant de la question de l'esclavage, bien sûr on peut se poser la question de l'avant, pour les Antillais, de ce qu'il y avait avant l'esclavage. C'est pourquoi les Noirs américains, par exemple, sont fortement attirés par l'afrocentrisme, à savoir un mouvement irrépressible de retour au continent africain, sur un plan plus imaginaire que réel.

Chaque fois que cela s'est fait dans le réel, cela a abouti à des catastrophes, comme au Libéria. Mais il y a ce retour, cet afrocentrisme qui n'est peut-être rien d'autre que le désir inconscient de la racine indubitable. C'est peut-être parce que les Noirs américains ne sont pas au point de considérer qu'une identité plurielle peut être une vraie identité qu'ils sont amenés à cet afrocentrisme. Nous avons eu, venant des Antilles, la négritude, qui est aussi un mouvement de retour à l'Afrique.

Il y a ce mystère de l'avant. Plusieurs personnes discutent. On dit : « *Oui, mais les rois nègres avaient aussi des esclaves. Ce sont eux-mêmes qui vendaient les Africains aux trafiquants blancs* », etc. On essaie de faire le point sur la question. Je pense que la question de l'avant est importante, spirituellement et esthétiquement, mais pas du point de vue qui nous intéresse à l'heure actuelle, c'est-à-dire du point de vue du statut, de la question, à savoir l'esclavage : faut-il le reconnaître comme un crime contre l'humanité ? Faut-il que cette reconnaissance soit faite par tous ?

Je refuserais de reconnaître l'esclavage comme crime contre l'humanité si nous devons, nous Antillais ou Africains, être les seuls à le faire, parce que cela n'aurait pas de sens. Cela aurait un sens de combat, de lutte, mais pas le sens d'accomplissement. Il faut que tout le monde, toutes les humanités, tous les inconscients et toutes les consciences de l'humanité reconnaissent l'esclavage, en particulier l'esclavage transatlantique, mais aussi transafricain, comme crime contre l'humanité.

La question de l'avant, de même que la question de l'obscurité, de l'impénétrabilité de la réalité du temps de l'esclavage est une question qui nous nourrit de l'intérieur. C'est ce que nous pouvons apporter à la richesse sensible et imaginaire du monde comme inventaire que nous ferions. C'est pourquoi j'ai toujours pensé que les tentatives trop mécaniques de retour à l'Afrique étaient...

Je n'ai jamais aimé une grande réussite de la littérature noire qui est *Roots*. Pourquoi ? Parce que son auteur prétend qu'il peut revenir au village d'où il est parti et reconnaître ses cousins. Je trouve cela incroyable, parce que cela veut dire que l'on prend l'Afrique pour une chose qui est restée telle quelle depuis que nous sommes partis. L'Afrique a son histoire, ses problèmes, ses divisions, sa mouvance, son énergie. Je ne veux pas prendre l'Afrique comme une chose et dire : « *Je suis parti, je reviens* ». Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est comme si l'Afrique n'était pas un corps vivant qui a évolué, qui s'est diversifié, qui a connu d'autres souffrances, qui encore aujourd'hui connaît les souffrances de cette exploitation de la traite négrière.

Quand j'ai pris mes distances avec les théories d'afrocentrisme, c'est au nom de l'Afrique. Je ne peux pas considérer ce continent, ces pays comme une chose : je pars, je reviens, je retrouve, etc. L'Afrique a son histoire. Nous avons eu la nôtre. Nous avons des choses en commun, mais ce n'est pas une raison.

L'avant, c'est un mystère que nous devons garder pour nous et explorer pour les autres. C'est la littérature, l'esthétique, la poésie, la peinture, le film, la musique. Ce dont nous débattons est autre chose. C'est : faut-il, pour le bien des consciences et des inconsciences des humanités d'aujourd'hui et pour notre futur, reconnaître l'esclavage comme un crime contre l'humanité ? Faut-il que cette reconnaissance prenne des formes solennelles ?

Je réponds : oui, il le faut, non pas par vengeance, non pas par revendication, mais parce qu'il faut raturer les non-dits et combler les pages blanches. Si nous voulons tous entrer dans l'histoire de notre Tout-Monde, il faut qu'aujourd'hui nous soyons tous d'accord.

Sur la question de l'esclavage, je voudrais que nous soyons tous à considérer que ce qui nous a opposés et ce qui a constitué l'oppression, nous devons le connaître pour que cela ne se renouvelle pas.

P. Chamoiseau. – Concernant cette poétique du Tout-Monde que nous devons mettre en place, nous devons sortir de nos vieux territoires, de nos vieilles identités, de nos vieilles patries. Effectivement, l'espace comme celui de l'esclavage, qui serait reconnu de manière symbolique, peut s'ériger comme un lieu d'alliances nouvelles. Nous sommes à une période où les humanités sont forcées d'envisager une nouvelle fondation.

La réparation symbolique, notamment celle qui passe par la reconnaissance comme crime contre l'humanité et toutes les célébrations internationales qui peuvent se mettre en place, me paraît tout à fait légitime.

La question que je me pose est : faut-il pour autant écarter une réparation de nature matérielle ?

L'Afrique a subi un attentat épouvantable qui, jusqu'à maintenant, conditionne son existence au monde et sa situation économique dans une mondialisation capitaliste qui n'a pas pris la mesure de ce qui s'est produit et qui n'a pas encore réparé. On s'aperçoit, quand on voit leur situation dans l'ensemble des Etats-Unis, dans la richesse des Etats-Unis, que les communautés noires américaines subissent encore le contre-coup de l'esclavage. D'une certaine manière, on voit comment une bonne part des Antilles, où nous sommes quasiment inexistantes en termes de production et de fondation communautaire, subit encore cet attentat esclavagiste.

Lorsqu'on considère le processus de mondialisation, ce sont les forces capitalistes qui sont les mieux organisées et les plus actives. Nous ne devons pas ignorer qu'il y a réparation matérielle à mettre en oeuvre pour faire en sorte que tous ceux qui ont subi le crime et l'attentat puissent participer aux nouvelles données qui se mettent en place.

A côté de la réparation symbolique, je serais partisan d'une réparation de nature matérielle.

Une Intervenante. – Je suis en première année de sciences du langage. Je suis métisse, « négropolitaine », comme disent les Antillais.

Ma question est la suivante. On parle de la reconnaissance de l'esclavage. Depuis 1789, le 14 juillet est fêté, mais l'abolition de l'esclavage ne l'est pas. Je voudrais savoir ce que vous en pensez. Merci.

E. Glissant. – C'est aux Français qu'il faut poser la question.

Un Intervenant. – Le problème de date est important. Tout l'enjeu dans cette célébration va se jouer autour des dates. 27 avril 1848, 22 mai 1848, en décembre pour les Réunionnais. C'est un problème fondamental.

E. Glissant. – Ce n'est pas le problème qu'a posé Mademoiselle. Elle demandait pourquoi, alors que le 14 juillet est fêté en France depuis 1789 -non ! Depuis un peu après ! –, pourquoi la libération des esclaves n'est pas fêtée en France. Je lui réponds que c'est aux Français qu'il faut poser la question.

Un Intervenant. – Je voulais dire une chose qui est peut-être aussi une question. Le thème de la journée était « De l'Esclavage au Tout-Monde ». Cette discussion m'a appris que l'on ne peut pas parler du Tout-Monde après avoir parlé de l'esclavage. On aimerait beaucoup être là à discuter de la création littéraire qui est surgie de cette histoire, mais il y a des choses qui ne sont pas vraiment réglées. Avant de parler sérieusement de la deuxième partie, il faut parler de la première partie.

Je vous pose la question.

E. Glissant. – La première intervention de P. Chamoiseau a complètement répondu à votre question. Il a parlé de l'esclavage sous différentes rubriques criminelles, dont la dernière était que c'était aussi un crime fondateur. De ce crime fondateur est né une créolisation en Amérique, qui a préfiguré la créolisation du monde actuel. Il a fait, à mon avis, le trajet qui est signalé par le titre générique de cette séance : « De l'Esclavage au Tout-Monde ».

Bien sûr, parler de l'esclavage a un caractère spécifique. Mais tout ce que les orateurs et les intervenants ont dit a montré que l'esclavage est aussi une réalité contemporaine. Le Tout-Monde n'a pas de morale. Le Tout-Monde est aussi le Tout-Monde de l'oppression, de l'esclavage et du génocide, des massacres, des purifications ethniques, etc, c'est là une dimension du Tout-Monde que nous ne pouvons pas ignorer. Ce qui nous importe aujourd'hui, c'est qu'élucider nos non-dits sur l'esclavage peut contribuer à comprendre, à mieux combattre ce qui se passe de négatif aujourd'hui dans le Tout-Monde. Je ne suis pas d'accord avec votre intervention.

P. Chamoiseau. – Je voulais revenir à la question concernant les deux dates : 27 avril ou 22 mai. Lorsque nous parlons de la nécessité de reconnaître l'esclavage comme crime contre l'humanité, nous nous situons dans la perspective d'une nouvelle alliance au monde. Les communautés, les peuples, les cultures vivent un phénomène de globalisation capitaliste et autres. Nous devons développer une politique particulière pour éviter les vieux débats et les vieux conflits que l'on a connus.

Autant dans les années 50 ou 60, lorsque nous nous battions contre le colonialisme, nous avons tendance à culpabiliser l'Occident, à lancer des anathèmes, à opposer le 22 mai, où les esclaves sont libérés, au 27 avril où l'abolition a été décidée en France. Cela pourrait se comprendre dans la perspective de se libérer de l'oppression colonialiste, où nous n'avons pas une perspective claire de la notion du Tout-Monde. Aujourd'hui, il me semble que les choses ont changé.

Lorsque je vois le 22 mai, tous ces esclaves qui ont affronté les forces coloniales et qui ont pu arracher leur liberté, c'est une date extraordinaire qui appartient aux Antillais, aux Martiniquais et à toute l'humanité. Il y a un héroïsme humain de grande beauté. Lorsque je vois que, dans une nation colonialiste, il y a le 27 avril,

cette date aussi m'appartient. Si l'esclavage en soi est un effondrement de la conscience humaine, l'abolition est un élargissement de la conscience humaine. Les deux dates nous appartiennent. C'est ce qu'il faut tenter de pratiquer lorsque l'on se trouve confrontés au crime, non pas entrer dans des processus de revanche, d'opposition de type ancien, mais tenter toujours de se situer là où il y a le plus d'humanisation, d'alliance possible.

Nous pouvons envisager cette communauté sous des auspices qui ne soient pas des auspices de guerre, de conquête. C'est la seule manière que nous avons de résister aux formes de domination insidieuses qui se mettent en place.

Un Intervenant. – Pour éclairer, le 27 avril, c'est le décret de l'abolition de l'esclavage. Le 2 mai, l'abolition n'est pas arrivée en Martinique.

D'accord pour ta proposition. Il faut que les choses soient plus clarifiées en ce qui concerne les Martiniquais. Quand l'arbre ne cachera pas la forêt, d'accord. Pour le moment, nous sommes loin de cette situation.

J. Chevrier. – Je voulais ajouter une chose. On a évoqué tout un volet de la littérature antillaise et tout un rêve qui a été plus ou moins celui d'une génération, qui s'est manifesté à travers l'ouvrage américain *Roots*. Je pensais, quand tu parlais, au roman de Simone Schwarz-Bart, *Ti Jean l'Horizon*, où il y a précisément une sorte de machine à remonter le temps qui se met en marche, où Ti Jean tente de retourner dans le village dont il est originaire. Lorsqu'il arrive dans ce village, il n'est pas très bien reçu, il est même fléché. Toute la quête de Ti Jean aboutit à une prise de conscience qui rejoint tout à fait ce que disait Edouard à l'instant. C'est une démarche impossible puisque, naturellement, depuis la période de l'esclavage, l'Afrique a bougé et l'Afrique a vécu sur d'autres temporalités.

Un Intervenant. – Tout à l'heure, sur la question émouvante posée par la jeune fille pour savoir s'il n'y aurait pas lieu d'avoir une fête de la libération de l'esclavage, Edouard a dit : « *C'est aux Français de l'hexagone de répondre* ». Il faut remarquer que le mouvement abolitionniste n'a pas commencé en France. Il a commencé en Grande-Bretagne. Les abolitions de l'esclavage sont intervenues de façon échelonnée dans le temps.

Bien que l'abolitionnisme ait commencé en Grande-Bretagne, c'est aux Pays-Bas qu'a eu lieu la première libération de l'esclavage. Je me dis qu'au fond, c'est une question qui n'appartient pas seulement à la France mais à l'humanité tout entière. C'est au niveau des Nations Unies qu'il faudrait soulever la question. De même qu'il y a une Journée Mondiale de la Femme, pourquoi n'y aurait-il pas une Journée Mondiale de la Libération de l'Esclavage ?

J. Chevrier. – Edouard voudrait donner une information. Ensuite, nous allons lever cette séance, évidemment passionnante, et qui pourrait continuer.

E. Glissant. – Je donne une information. Il y a un ensemble de Martiniquais, de Guadeloupéens et d'Antillais en général qui, avec Médecins du Monde, veulent organiser une journée en Martinique et une journée à Paris, extraire de ces journées une proposition de proclamation sur l'esclavage et l'abolition de l'esclavage, désigner trois ou quatre personnes connues dans le monde pour porter cette proclamation, d'abord dans des pays d'Afrique, au Sénégal, lieu symbolique, en Afrique du Sud, au Brésil, auprès des Noirs américains, à Paris auprès des instances françaises, à l'UNESCO, à Strasbourg, pour terminer ce périple par les Nations Unies.

Cette proclamation demanderait que l'esclavage soit reconnu comme crime contre l'humanité. Cela doit se passer entre mai et septembre 1998. Je pense que c'est une entreprise intéressante à laquelle il faut donner son contenu.

J. Chevrier. – Je ne peux que remercier les écrivains qui étaient réunis pour cette table ronde. Je vous indique que nous sommes attendus par le Maire de Paris à la Mairie de Paris.

A tout à l'heure à l'Hôtel de Ville. Merci encore.

Intervention de Wole Soyinka

Résumé de l'intervention du 11 mars 1998

Dans son intervention consacrée au problème de l'esclavage, Wole Soyinka s'interroge sur l'attitude des Européens à l'égard de leur passé. Alors que les Américains ont présenté leurs excuses pour la chasse aux sorcières dont parle Arthur Miller dans *The Crucible*, que les japonais ont fait de même auprès des Coréens, etc., le prix Nobel de littérature 1986 se demande pourquoi les Européens se sont montrés jusqu'à maintenant incapables de reconnaître leur responsabilité dans la traite négrière, comme si la race noire était encore considérée comme une sous-humanité.

Dans l'atmosphère de repentance qui marque la fin de ce millénaire, Soyinka suggère donc une juste prise de conscience de ce crime contre l'Humanité, dont la réparation pourrait, par exemple, prendre la forme d'une annulation de la dette du tiers-monde, et/ou la restitution du patrimoine artistique, manifestation la plus éclatante de l'humanité des peuples africains.